

Marie-Claude Bérot

*Tu me plais
tout simplement*



Flammarion
Extrait de la publication

Marie-Claude Bérot

Tu me plais tout simplement

« Je le trouve tellement beau, là, à cet instant.
Il se penche encore jusqu'à toucher mon oreille.
Ses cheveux bouclés caressent mon front nu.
Il murmure que je lui plais depuis le premier jour.
Il prétend qu'il aime tout en moi, même
les choses qui l'agacent. Je me sens devenir
belle à grande vitesse. Il me dit qu'il m'aime.
Je ne rêve pas. »

Manon est amoureuse. De Quentin, de la vie, de
la vie surtout. Cet amour de la vie qui manque si
cruellement à Eva, sa fragile amie.

Tu me plais,
tout simplement

MARIE-CLAUDE BÉROT

Tu me plais,
tout simplement

© Éditions Flammarion, 2010
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-3015-6

Extrait de la publication

À mes amies

J'ai rêvé que j'étais un poulet.
Un poulet plumé.
Dans la cuisine ça sentait l'oignon rissolé.
La cocotte noire était sur le feu.
Et moi, couchée dans un plat, les pattes en
l'air. Nue.

Je me suis réveillée en sursaut, ruisselante de
sueur. Il faisait dans ma chambre une chaleur
de four.

C'était l'été depuis la veille. Pour une fois il
n'avait pas loupé la date.

Et mon rêve est revenu, d'un coup, tout
entier. Il n'y manquait pas un détail. Tout était
tellement évident que j'ai ri. Oui ri, avant qu'on
ne me dépèce.

Il fallait absolument que je garde ce rêve pour moi. Il ne ferait pas rire les autres. Mais j'en ai tellement marre aussi de voir ceux qui m'aiment gémir sur mon sort. Marre de leur air de chien battu qui retient ses plaintes pour ne pas contrarier le maître qui le bat.

Que je meure ou que je vive, ce n'est que de moi qu'il s'agit.

Et moi, je suis sûre que je vais vivre.

Comment puis-je en être si sûre alors que je porte en moi cette bête malfaisante qui se permet en plus de ne ressembler à aucune autre ?

Que je sois persuadée que je ne vais pas mourir de sitôt ne regarde personne. D'ailleurs si je le proclamais haut et fort, j'aurais l'air de faire le mariole ou le bravache pour certains. La naïve, la mystique pour d'autres. La folle pour beaucoup. On me plaindrait encore plus. Et je ne veux pas qu'on me plaigne.

*

* *

Comme tout le monde j'ai eu une frousse terrible quand on m'a annoncé que j'avais un cancer. Ce jour-là je suis tombée dans un trou profond, un trou d'eau noire et nauséabonde. Je n'ai pas eu le temps de remonter à la surface qu'on m'assénait un grand coup sur la tête avec

la totalité du diagnostic : ce n'était pas un cancer banal ! Rien à voir avec ceux dont on parle tous les jours, que l'on soigne et que l'on guérit tous les jours. Non, celui-là avait un nom que personne n'avait jamais entendu, sauf quelques grands pontes des hôpitaux.

Il avait un joli nom mon cancer. Un nom d'insecte des îles. Quelque chose comme le chikungunya mais en plus poétique encore. Je suis certaine qu'il avait été ainsi baptisé pour faire mieux passer le danger qu'il représente. Ce nom, je n'ai jamais pu le retenir. Aussitôt entendu, aussitôt oublié.

Ce soir-là, le soir du diagnostic, je me suis couchée en reniflant. J'avais sangloté toute la soirée. Ce n'était pas une mauvaise chose de se laisser aller après une semaine d'attente anxieuse des résultats. En plus, ça permettait à tous ceux qui m'aiment de pleurer aussi.

Quelques jours plus tard, je me sentais différente, capable. Une évidence. Mais capable de quoi ? Je n'aurais pas su l'expliquer.

Ce cancer mystérieux me rendait mystérieuse même à mes propres yeux.

Jusqu'à là j'avais été une petite fille, puis une grande fille ordinaire. Rien à dire, rien à décrire. Jolie ? Ni plus ni moins qu'une autre. De même pour l'intelligence, les niaiseries et les audaces de l'adolescence. Je n'étais ni sportive ni artiste

mais un peu tout à la fois, comme la voisine d'en face. Ni en avance pour mon âge ni en retard, je ressemblais à ma meilleure copine telle une sœur jumelle.

Je n'étais rien. Et brusquement toutes mes qualités et tous mes défauts rappliquaient force dix comme la tempête. Dans la tempête on se noie ou on passe. Je passerai.

*
* *

Je me réjouissais déjà à l'idée de raconter mon rêve au psy de l'hôpital. Je n'en parlerais à personne d'autre qu'au psychiatre. Ils adorent ça les psys. Ce n'est pas qu'ils tiennent absolument à vous les expliquer, vos rêves, comme on pourrait l'espérer. Non, ils s'en gardent bien, mais ils vous demandent aussitôt : « Comment l'interprétez-vous ? » Je ne crois pas que cette fois il aura le culot de me poser la question rituelle. S'il le fait, je jure que je lui donne la recette du poulet aux oignons :

Plumer le poulet.

Le vider consciencieusement de sa tripaille.

Nettoyer le plus proprement possible ce qui est réutilisable : foie, cœur...

Je suis sûre qu'il m'arrêtera avant. Il se peut même qu'il ait honte, honte de me prendre

pour une cruche. Pour être tout à fait honnête je préférerais qu'il m'empêche de continuer parce que je ne sais pas si je tiendrais le coup au moment du dépeçage.

J'ai dit que j'étais sûre de vivre mais je n'ai pas précisé dans quel état. Je suis moins héroïque devant certaines possibilités.

*
* *

Très vite après le diagnostic, on m'a retiré des bricoles à l'intérieur du corps qui n'ont l'air de servir à rien. On se demande pourquoi existent une rate, un intestin trop long puisque l'on peut très bien vivre sans ! Il y a des viscères qui ont été enlevés et replacés au bon endroit, une fois bien nettoyés : comme pour le poulet. Après l'opération, vue de l'extérieur, j'étais toujours la même.

Ensuite il y a eu la chimiothérapie. C'est là qu'ils ont commencé à m'esquinter un peu. Je n'ai rien à reprocher aux médecins, ils m'avaient prévenue que j'allais perdre tout ce qui était chevelu et poilu. On ne cache plus rien aux malades et je trouve ça plutôt bien. Surtout lorsque, comme moi, on est prêt à se battre et à gagner.

Chaque jour qui passe, j'avance et le crabe des îles recule.

Les médecins s'étonnent. Le maître de maison à l'hôpital entraîne toute sa petite troupe d'étudiants derrière lui pour venir dans ma chambre. Je suis un cas précieux. Pas unique mais presque. On a le droit, et même le devoir de me palper, m'écartier les paupières et les jambes, me piquer, me pincer le nez, me talquer les fesses, me masser le ventre et le dos. On est dispensé de me peigner : le poulet est déjà plumé.

Je suis bon bougre, je me laisse tripoter par toutes ces mains inexpérimentées. Je pense à autre chose pour ne pas les troubler. Je ne voudrais pas qu'ils soient en plein examen de travaux pratiques et qu'ils échouent à cause de moi. J'essaie de sursauter au bon moment, de geindre ou de sourire aussi. Je me dis que même le plus naze d'entre eux va réussir l'épreuve et qu'il me le devra. Ça me plaît bien. Il y a des jours où je me sens frôler la sainteté. Je suis étonnée par mon exceptionnelle bravoure.

Il faut dire que durant les périodes que je passe à l'hôpital, j'ai le droit d'être exigeante avec tous ceux qui m'aiment, et je m'arrange pour que s'ajoute aux habituels famille, amis... toute une partie du personnel hospitalier. On m'apporte des cadeaux qui m'ont été longtemps refusés, et si je me laisse aller à réfléchir j'arrive à une bien triste conclusion : on pense que je ne vais pas vivre vieille et on se dépêche de me combler.

C'est pour cela que j'essaie de réfléchir le moins possible. De dormir autant que je peux – encore faut-il que mon sommeil ne soit pas troublé par des rêves stupides.

*

* *

Quentin est venu me voir. Comme son prénom ne l'indique pas, Quentin est le garçon le plus timide du bahut. On le voit mal dans le rôle d'un archer du Moyen Âge. Il s'approche rarement des filles qui pourtant ne demandent que ça. Son problème à lui c'est sa beauté, oui, sa belle gueule. Il est trop beau pour un garçon, et on doit le lui répéter depuis l'enfance, il y a de quoi être exaspéré. Au fond il me ressemble : il n'a pas été épargné par le destin !

Je suis dans ma chambre lorsque maman m'avertit de son arrivée. Elle me prévient pour que j'enfile un bonnet ou un foulard. Ce que je fais toujours en présence des autres. Pas besoin de les pousser à geindre plus encore sur mon sort.

Pour recevoir Quentin je décide de rester tête nue. Juste pour que cela rétablisse la balance. Par comparaison, j'ai l'espoir, avec ma tête en coquille d'œuf, de ramener ce garçon à des sentiments plus logiques. Il aura du mal, en me

voyant, à continuer à penser que son physique le désavantage.

Il entre sans broncher, vient droit vers moi qui suis alanguie dans mon fauteuil tel un portrait de la Récamier qui aurait perdu ses couleurs. Il me contemple, effleure ma tête du bout de ses doigts. Et me dit sans bafouiller que même comme ça, je lui plais !

Qu'est-ce qui lui prend, il est devenu fou ce mec ? J'en perds la voix.

Il m'embrasse sur les deux joues, mais c'est drôle, cela n'a rien à voir avec les accolades habituelles entre copains. Je crois bien que c'est la première fois que je ressens cette impression : douceur et frémissement.

Quelques secondes passent avant que je ne me décide à lui sourire. Il s'assied sur la chaise qui est tout près de moi. Il me regarde dans les yeux. Ce n'est pas l'auscultation d'un apprenti médecin. Le reste de ma personne n'a pas l'air de l'intéresser. Je lui précise tout de suite qu'il peut me parler sans aucune gêne de ma maladie.

On dirait qu'il n'attendait que mon signal pour se lancer dans une longue explication. Cette fois les mots sortent en désordre de ses lèvres crispées. J'arrive à peine à comprendre. Il dit s'être comporté comme un lâche, n'avoir jamais su me parler seul à seule.

Là, en ce moment, pas de lâcheté ni de timidité en vue, pas moyen de lui faire baisser les yeux. Son regard me bombarde le cerveau.

Tout à coup, il me reproche carrément d'avoir trop de copains et de copines, de vivre en meute, d'attirer tout le monde.

J'éclate de rire sans le vexer, bien au contraire. Mon rire justifie son explication : il paraît que je suis la fille la plus marrante du lycée.

Je m'enfonce dans mon fauteuil. Je ne peux pas dire que sa réponse me fasse vraiment plaisir. C'est connu : les moches qui compensent par l'humour. Ça y est, il a franchi toutes les barrières, il est arrivé jusqu'à ma pensée avec ses yeux en rayons X. Quand il ajoute « jolie et spirituelle à la fois », je suis aux anges, mais j'essaie de le cacher, ce qui doit me donner un air tout à fait niais. D'ailleurs, pour la première fois depuis son arrivée, son regard m'abandonne. Il se lève et va feuilleter une BD qui traîne sur mon lit. Je ne vais pas le laisser s'en sortir à si bon compte, je vais le clouer au pilori, le prendre à son propre piège. Il ne faut pas qu'il pense que l'on peut balancer des mots doux à une fille sans avoir l'air d'y toucher, et puis la laisser tomber pour parler de la pluie et du beau temps. Il n'y a pas de raison pour que je sois seule à me poser des questions. Et puis

je dois bien avouer que tourmenter les autres fait partie de mes armes de défense.

Alors je le maltraite, le force à s'asseoir, à me regarder. À répéter les mots que je lui dicte. À avouer qu'il est venu voir une Manon moche et tellement moins rigolote qu'elle n'attire plus personne, la PÔVRE !

Cette fois je ricane. Quentin ne se laisse pas démonter par mes paroles blessantes. Il vient tout près de mon fauteuil. Se penche et me dit tout doucement qu'il a besoin d'être seul avec moi...

J'ai un peu peur de la tournure que prennent les choses. Je ne sais plus très bien où nous en sommes. Je le repousse et en même temps j'exige d'entendre ce qu'il a de si important à me dire.

Je le trouve tellement beau, là, à cet instant, que ça en devient horripilant. Je devine des poils qui se dressent sur mes bras pourtant glabres.

Il se penche encore jusqu'à toucher mon oreille. Ses cheveux bouclés caressent mon front dégarni. Il murmure très vite que je lui plais depuis le premier jour, le premier instant. Il me rappelle que, en classe de seconde déjà, il allait s'asseoir le plus loin possible de moi parce qu'il craignait une rebuffade de ma part.

Je le sens qui serre les poings pour continuer mais je ne l'aide pas, oh, non ! bien trop à l'aise

dans cette douceur qui m'enveloppe comme aux premiers instants de l'anesthésie. J'adorerais l'anesthésie si elle n'était pas suivie d'une opération. Là j'ai tous les avantages sans aucun inconvénient, je ne vais pas rater cette chance.

Il prétend qu'il aime tout en moi, même les choses qui l'agacent.

Je ne me demande pas ce qui peut bien l'agacer chez moi, mais je me sens devenir belle à grande vitesse. Il n'y a pas un seul miroir dans ma chambre. Je les ai tous enlevés le premier jour de ma chimio. Quelle bonne idée j'ai eue, ils auraient pu me gâcher l'instant le plus précieux de ma vie. Celui où il me dit qu'il m'aime.

Je ne rêve pas. Il l'a dit. Il l'a dit, j'en suis sûre.

Brusquement, il pose ses lèvres sur les miennes, une demi-seconde, peut-être moins, mais je suis bien éveillée, ce n'est pas mon imagination qui déraile.

Quentin, le garçon le plus beau de la ville et sans doute du pays tout entier, m'aime.

Et on a le culot de prétendre que je risque de mourir !

*

* *

Il est sorti de ma chambre et je n'ai pas su le retenir. Je me sens soudain gelée, entourée d'un brouillard givrant qui me colle à mon fauteuil et me fait trembler de la tête aux pieds. Je me ratatine, deviens l'ombre de mon ombre. Et tout à coup j'éclate en sanglots. Heureusement, il n'y a personne dans la maison. Maman a profité de la présence de Quentin pour sortir. Si elle me voyait dans cet état pitoyable, elle serait capable de courir derrière Quentin pour lui demander des comptes.

Je suivais une ligne de conduite tracée dès les premiers jours du verdict : ne pas réfléchir, laisser faire les médecins, ne m'informer de rien, nier le plus longtemps possible jusqu'à me faire passer pour une presque débile. Rentrer dans un cocon d'ignorance, d'insensibilité.

Et jusqu'à présent cette manière de vivre ma maladie ne m'a pas trop mal réussi, mais là, avec la déclaration de Quentin, il faut absolument réveiller mes pensées, ne pas me laisser congeler sur place.

J'arrête net de pleurer. De toute façon j'aurais fini par arrêter, il doit bien y avoir un moment où on n'a plus de larmes dans le corps.

Je me lève, pas d'un bond tout de même – les jours qui suivent une séance de chimio je suis plutôt vaseuse. En général, changer de position provoque immédiatement des vomissements.